



HAL
open science

Introduction

Jean Léo Léonard

► **To cite this version:**

Jean Léo Léonard. Introduction. Léonard, Jean Léo; Scetti, Fabio; Djordjevic Léonard, Ksenija. Aménagement linguistique "de par en bas" et sociétés arbëresh, Michel Houdiard, pp.7-18, 2021, 978-2-35692-198-7. hal-04046444

HAL Id: hal-04046444

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04046444>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Léo LEONARD
EA 739 Dipralang
Université Paul-Valéry Montpellier 3
France

Introduction

Le présent volume, résolument multilingue¹, tout comme la communauté linguistique étudiée, est à la fois le produit d'une relation ancienne d'un des coordinateurs avec la communauté arbëresh, lors d'un terrain exploratoire à Firmo, en Calabre, en 1998, et le produit d'un projet de sociolinguistique sur l'aménagement linguistique « de par en bas » (ou *bottom-up* : par la société civile et le tissu associatif) de l'arbëresh (ou albanais d'Italie), déposé auprès du Conseil Scientifique de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3 à l'automne 2019. Cette situation riche d'enseignements méthodologiques, théoriques et pratiques, sur la situation d'une langue dite « vulnérable » qui bascule vers le seuil de « langue en danger », comme c'est le cas pour l'arbëresh, et l'intense activité de certains de ses locuteurs, réunis en communautés de pratique pour tenter de freiner l'acculturation et la disparition de la langue, est décrite en détail dans le chapitre de Ksenija Djordjevic Léonard. Le projet avait pour acronyme ALBESA (Aménagement linguistique « de par en bas » et sociétés arbëresh), faisant implicitement référence au concept albanais de *besa* (*éthos, sens du devoir et de l'engagement envers autrui*), précédé de la première syllabe du mot *albanais*.

L'arbëresh constitue également un cas exemplaire de langue minoritaire connaissant une « diaspora dans la diaspora », ou une « diaspora en cascade », en raison de l'importante migration des populations albanophones du sud de l'Italie vers les Amériques, les autres pays d'Europe, l'Australie, etc. Le dualisme entre albanais dialectal (tosque) d'Italie, ou *arbëresh*, et albanais balkanique ou *standard* d'Albanie, avec une « langue-toit » (*Dachsprache*), ou langue officielle de référence située à l'est de l'Europe, de l'autre côté de l'Adriatique, dans un pays longtemps inaccessible et ayant connu des relations complexes avec un pays voisin à tendances hégémoniques² constitue également un cas d'école pour l'observation des relations transfrontalières entre l'est et l'ouest de l'Europe, entre l'Europe et les Balkans, entre diverses constructions nationales en contact ou suivant des évolutions parallèles, avec des intrications ethnolinguistiques transnationales plus ou moins visibles – à ce titre, il existe par exemple une littérature arbëresh aussi bien albanophone qu'italophone qu'on peut considérer comme une amplification de la littérature et de la culture albanaise, comme le suggère la contribution de Matteo Mandalà ici-même. En somme, la situation de l'arbëresh est un cas de figure du plus haut intérêt, tant sur le plan géopolitique qu'ethnolinguistique et socio-culturel. Elle est méconnue en France et, de manière générale, hors d'Italie, même si bien des indices suggèrent qu'il n'en va guère différemment en Italie, hors des cercles informés (universités, administrations régionales et locales) : la quasi-totalité des témoignages réunis ici confirment que les voisins italo-romans des Arbëresh se contentent de dénommer ceux-ci « Albanais » ou par le blason populaire péjoratif (ou dysphémisme) « Ghjeghi », méconnaissant jusqu'à l'autodénomination d'*arbëresh*. C'est autour de ces dilemmes et paradoxes, d'un grand intérêt

¹ Français, italien, anglais, espagnol, arbëresh/albanais se côtoient, dans une polyphonie qui accueille toutes les langues engagées dans le processus de recherche empirique et de communication avec les locuteurs, les témoins et les chercheurs spécialistes de la question arbëresh, dans un esprit de pluralisme et de plurilinguisme tel qu'il n'appartient qu'à nous, citoyens de l'Union européenne, de cultiver, au-delà et en dépit des hégémonies linguistiques, conformément, d'ailleurs, au projet originel de la construction européenne. Nous remercions une fois de plus Michel Houliard pour permettre ce plurilinguisme éditorial.

² Dans la longue durée, depuis le XV^{ème} siècle du moins, une interdépendance démographique et culturelle, comme en témoigne l'existence de l'arbëresh si étendue au sud de l'Italie, mais plus récemment, des relations plus troubles, comme lors de l'annexion de 1939 de l'Albanie par Mussolini, jusqu'en 1944, etc.

pour la sociolinguistique, ainsi que par le sens de la *ffjala*, ou *parole donnée* à Cosenza et à Firmo, en 1998, par Jean Léo Léonard à Gianni Belluscio et à « Chicchina » Martino, qu'est né le projet ALBESA.

Ce projet se centrait d'une part sur le cas d'une minorité albanaise extraterritoriale, installée depuis le XV^{ème} siècle en Italie : les Arbëresh, à travers des enquêtes qualitatives menées avec les activistes engagés dans la protection et la sauvegarde de la langue et de la culture arbëresh ; d'autre part, il visait à explorer et valoriser le parcours migratoire de certains membres de cette communauté à Montréal (Canada), en Argentine et en Croatie, comme diaspora dans la diaspora, en termes de ce que Giovanni Agresti appelle ici la *perdurance* – au-delà de la simple *résilience*. Les participants du projet ont déjà travaillé sur les micro-communautés linguistiques, les isolats et les enclaves, aussi bien en Italie qu'ailleurs en Europe et dans le monde. Ces différents travaux correspondent à la dimension relevant de la *sociolinguistique contrastive*, de plus en plus centrale dans le contrat actuel de l'équipe d'accueil Dipralang, tant du point de vue de la recherche que du point de vue pédagogique (parcours Sogepép du Master Sciences du Langage). Il s'agissait, lors de la première mouture du projet, antérieure à la pandémie de Covid-19, de réaliser des séjours de terrain en Italie et au Canada, afin de mener des enquêtes semi-directives au sein du milieu des activistes. Cette mission devait déboucher, dans un deuxième temps, sur la publication d'un ouvrage collectif sur l'ethnosociolinguistique de l'extraterritorialité des minorités. La pandémie a fortement compromis les déplacements (à vrai dire, elle les a rendus impossibles, y compris quand l'un des coordinateurs l'a tenté, au Canada, en juillet 2021), si bien que les chercheurs concernés ont réorganisé le projet, afin de privilégier les enquêtes de terrain à distance, rendues possibles en Italie grâce aux contacts pris et développés depuis les enquêtes de Jean Léo Léonard et de Ksenija Djordjevic Léonard sur le croate du Molise, en 2017, et les enquêtes de Fabio Scetti sur les migrants italiens et portugais du Québec, de 2011 à 2019. Face aux restrictions de voyage imposées par la pandémie de Covid-19, nous avons procédé par myriadisation de témoignages écrits, en italien, en arbëresh et dans d'autres langues liées aux migrations, et nous nous étions résignés à limiter le volet *terrain* au seul Canada – où même là, une surprise de taille nous attendait.

Afin de réaliser une synthèse des contributions du présent volume, nous utiliserons le *Modèle d'Écologie de Pressions* – une théorie sociolinguistique élaborée en Catalogne par l'école de Barcelone de *Sociolinguistique socio-cognitive* – adossé aux *Systèmes complexes* et à la *Théorie de la Complexité* (Bastardas i Boada, 2013 ; Bastardas i Boada et Massip Bonet, 2013)³, et développée parallèlement à l'UNAM, au Mexique, par le groupe de chercheurs réunis autour de Roland Terborg (Terborg et García-Landa, 2013 ; Terborg *et al.*, 2021) – cf. schéma de la figure 1. Si ce modèle ne prend pas en compte les faits de langue, par souci de cohésion et d'économie, en revanche la *Linguistique du Développement Social* (ou LDS : cf. Agresti, 2018), qui sert de cadre à l'action de l'association arbëresh molisane Kamastra recueillie, systématise et valorise les faits de langue à travers un processus complexe de collecte et d'édition, en partenariat avec les communautés de pratiques (associations, groupes d'activistes et d'érudits locaux) sur le terrain. C'est dans le chapitre de Jean Léo Léonard, qui présentera et analysera les témoignages de locuteurs arbëresh, que nous utiliserons le modèle de la LDS, en relation de complémentarité avec le modèle d'*écologie de pressions*, qui va nous permettre, dans cette introduction, une synthèse des prérequis et des objectifs des diverses contributions du présent ouvrage.

³ Cf. Heinsalu, Patriarca et Léonard, 2020.

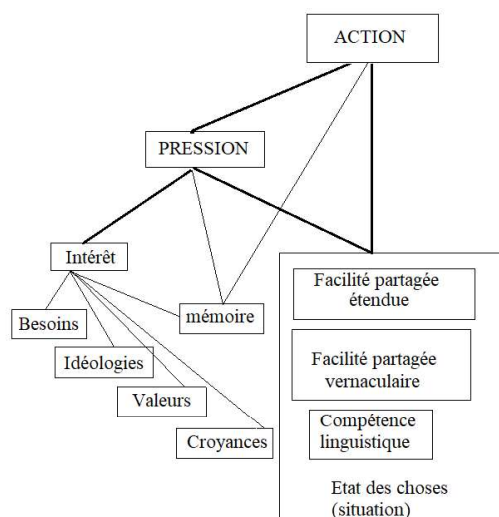


Figure 1. Modèle d'écologie de pressions (Terborg et García-Landa, 2013 : 231), remanié.

Dans les grandes lignes, le schéma de la figure 1 se lit de la manière suivante : l'*action* soustractive ou additive⁴ sur le *statut* et le *corpus* de la langue (par ex. une langue minoritaire soumise à une pression assimilatrice) dépend des *pressions* découlant des *intérêts* et des conflits d'intérêts ou de groupes de pression, ainsi que des *idéologies* (diglossie, nationalisme, individualisme, collectivisme, jacobinisme, etc.), des systèmes de *valeurs* (axiologie) et des *croyances*. Sous le bloc des *pressions*, les liens valent pour des flèches doubles, en raison du caractère ambivalent ou bidirectionnel de ces interactions avec le bloc des *intérêts* qui, lui, remonte de manière unidirectionnelle vers les *pressions* qui s'exercent sur l'action individuelle (les performances linguistiques, discursives et narratives des locuteurs, dans les diverses langues et registres en présence, ou en lice), aussi bien que sur les décideurs et les institutions, notamment d'aménagement linguistique, qu'il s'agisse de simples associations, « de par en bas » ou aménagement *ascendant* (« bottom-up ») ou d'un aménagement « de par en haut », autrement dit *descendant* (« top-down »). Le paradigme de la *mémoire* (mémoire collective, tradition orale, etc.) se trouve au centre d'un treillis, entre *intérêts*, *action* et *pression*, car c'est par la mémoire que se fonde et conforte (ou se perd) la « tradition », certes, mais aussi que le « système immunitaire » d'une communauté minoritaire se préserve : mémoire des luttes et des acquis, mémoire des engagements (liés aux *valeurs*) et des contrats ou engagements individuels et collectifs (liés à l'*action*), mémoire des pressions subies ou surmontées⁵.

Les éléments que nous venons de décrire dans la partie gauche du diagramme sont les plus dynamiques et variables – parfois aussi les plus labiles et fluctuants, même s'ils peuvent revêtir une forte densité, et travailler la situation comme autant de constantes, de durée variable

⁴ On parle de bilinguisme *soustractif* quand une langue subit un processus d'*assimilation*, conduisant à son *attrition* (sa *raréfaction sociale mais aussi textuelle, aussi bien qu'orale et discursive*), puis à sa disparition, ou substitution en faveur de la langue dominante (bilinguisme inégalitaire, ou « déséquilibré »). On parle de bilinguisme *additif* lorsqu'une langue bénéficie d'un statut et d'une élaboration ou d'une pratique de son corpus (sa forme et ses productions discursives) qui lui permettent de prospérer aux côtés de la langue dominante (bilinguisme dit « équilibré »).

⁵ Cette catégorie de la mémoire et son treillis a été ajoutée par nous au modèle initial, notamment grâce à la recherche développée dans le présent volume, qui conforte la pertinence de cet ajout. Dans bien d'autres cas de figures (ou *état des choses* diglossiques), la mémoire collective est moins complexe et précise ou articulée que dans le cas des communautés arbëresh : elle se fixe sur quelques dates historiques prégnantes, qui bloquent une vision plus ample en profondeur. Dans le cas des Arbëresh, nous avons été frappés par la richesse des représentations, la trame complexe des récits de vie mis en contexte local, régional et transnational, et la réflexivité aussi bien des locuteurs consultés, que du corpus de tradition écrite et orale en cette langue.

(court, moyen et long terme, selon leur régime temporel/aspectuel). À droite du schéma, on trouve un grand domaine davantage statique, d'une forte gravité socio-culturelle, appelé « état du monde », ici « état des choses », ou « situation », aussi bien du point de vue glottopolitique (en l'occurrence, ici la diglossie de Fishman de l'arbëresh face à l'italien), que dans la vie quotidienne d'un village, d'un quartier, d'une famille ou d'un individu-locuteur.

Cette macro-catégorie de l'*état des choses* inclut la compétence (active ou passive, des langues en présence, et donc le répertoire multidialectal ou multilingue des locuteurs), les routines et habitudes de choix de registres ou de langues dans la communication au sein du répertoire bi- ou plurilingue, aussi bien en contexte formel qu'informel (une *facilité partagée* conditionnée par la répartition fonctionnelle de la diglossie), que quotidienne et informelle (les pratiques langagières vernaculaires), mais aussi, la forme de communication plus répandue dans le réseau ou dans la situation de communication d'un locuteur ou d'un groupe social, dans son environnement urbain et territorial. Un autre terme utilisé dans ce modèle, qui se recoupe avec les deux ordres d'*habitus* en termes bourdieusien⁶ – la « facilité partagée » et la « facilité partagée étendue » (Trujillo Tamez et Terborg, 2009, Terborg *et al.*, 2021). Ces étages de *facilité partagée* (qui parle avec facilité *quoi* à *qui*, *quand*, *pourquoi* et *comment*, en fonction des compétences linguistiques et de l'étiquette communicationnelle locale, en situation bi-plurilingue) se répartissent sur un éventail de pratiques bilingues et pluridialectales, qui poussent les bilingues à changer de langue dès qu'un locuteur monolingue (ou non arbëreshophone, dans ce cas précis) se joint à leur conversation, afin de ne pas l'exclure, ou à alterner les codes et les registres du répertoire à des degrés divers, selon le thème et l'interlocuteur. La *facilité partagée*, qui se vit dans deux cercles concentriques, proche et moins proche d'Ego, – le locuteur –, correspond donc aux dynamiques d'adaptation du locuteur à son environnement, dans le choix de registres et de langues qui lui incombe, dans la communication en face à face, dans un *état des choses* bi-plurilingue donné. C'est une variable d'*ergonomie conversationnelle*, en quelque sorte. La *facilité partagée* induit les choix de langue et de style ou de nature structurale plus ou moins puriste des « codes », et fait par conséquent *pression* sur la compétence du locuteur, qui doit *négoier* ses choix aussi bien de thèmes de discussion que de langue et de niveau de langue. Elle relève de la compétence de communication⁷, et de cette grammaire de la communication qu'a définie en son temps Dell Hymes (1982) avec brio. C'est pourquoi le bloc situé à droite dans le schéma de la figure 1 rejoint l'étiquette de la *pression*, au même titre que l'*intérêt* – dans le bloc situé à gauche. Ces deux dimensions pratiques de réalisation de la compétence (*facilité partagée vernaculaire* et *étendue*) font *pression* sur l'*action* ascendante et descendante s'exerçant sur les langues en présence qui, en retour, modulent à divers égards la pression systémique nationale, régionale et locale.

Ce modèle est donc fondamentalement à la fois *dynamique* (changement et ajustement constants en fonction des interactions) et pragmatique (centré sur l'*action*). Il n'est pas seulement conçu en termes de *compétition*, mais aussi en termes de *partage*, de *don* et de *contre-don*, à travers notamment les multiples formes de la « facilité partagée ». Il faut aussi compter sur les routines, les solidarités, les loyautés, l'éthos et les *croyances* – notions qui étaient en cours dans la sociolinguistique fishmanienne des années 1970, mais qui ont connu depuis lors une éclipse sous l'influence de la notion de « marché linguistique », entendu en termes de marchandisation, ce qui est une simplification, plutôt qu'une salutaire réduction sur le plan épistémologique. L'*état des choses*, ou la *situation* n'est pas une simple variable froide, technocratique : violence latifundiaire ici, déshérence ou crise socioéconomique là, ou essor par les services marchands ici, contre régression socio-économique là, etc. Ces facteurs sont trop

⁶ Ensemble d'habitudes et de normes et façons de faire et de vivre, ou comportements observables dans un groupe social donné.

⁷ Dans Trujillo Tamez et Terborg 2009, elle englobait les « routines communicationnelles » aux côtés de la compétence, dans le modèle d'*écologie de pressions*.

souvent « oubliés », ou mentionnés de manière contingente, alors qu'ils ont une incidence sur la stabilité du groupe social, son intégration dans le contexte régional, national et géopolitique, voire tout simplement sur ses conditions de vie et de survie.

Dans le chapitre « Un regard sociolinguistique sur les Arbëresh et leur langue », Ksenija Djordjevic Léonard développe une synthèse historique, géographique, ethnolinguistique, de la diversité – et partant, de la *complexité* – de ce qu'on peut qualifier d'*archipel péninsulaire* arbëresh. Elle décrit les moments et les lieux historiques, ainsi que les figures emblématiques, qui composent l'Arbëria, en tant que composante de l'albanophonie, à cheval entre les Balkans et ce cœur de l'Union européenne sud-orientale qu'est l'Italie. Elle définit par conséquent l'extension et la genèse de ces deux formes d'albanophonie : balkanique (Albanie, Kosovo, Macédoine du Nord, Bulgarie, Monténégro, Croatie, Grèce, etc.) et italienne. Elle montre comment les vagues de peuplement, d'émigration successive, se sont succédées selon une dynamique très diffuse, car cette expansion multiséculaire de l'albanophonie depuis l'ouest des Balkans s'est faite par alliance avec diverses sphères de pouvoir géopolitique au cours des siècles. Elle n'est pas limitée au Mezzogiorno : on la trouve jusque dans la sphère vénète, autour de Venise, historiquement, et de là, jusqu'en Croatie, à date plus récente, comme décrit dans l'article de Lucija Šimičić et Tea Andrić. Cette expansion résulte donc d'actions géostratégiques entre puissances ou hégémonies séparées par la mer Adriatique, qui s'avère être un autre *Mare nostrum* au sein de ce *Mare nostrum* majeur qui fascinait tant Fernand Braudel : la Méditerranée. On doit donc à Ksenija Djordjevic Léonard une fresque braudélienne des dynamiques historiques d'échanges et de peuplement, sous la pression géostratégique des hégémonies riveraines ou rivales, entre royaumes et empires. Elle montre comment, à travers ces flux d'échanges culturels et de population, émergent des *croyances*, liées à des *idéologies* croisées – thème qui sera repris de manière critique et détaillée par Matteo Mandalà, dans sa fresque socio-historique et socio-culturelle. À ce titre, la fusion entre la figure de Skanderbeg, comme héros national albanais et celle de Garibaldi, héros de l'Unité italienne, constitue un exemple fort de synthèse des imaginaires, et de résorption des contradictions ou tensions inhérentes à tout processus de transplantation massive de populations alloglottes d'une rive à l'autre d'un sous-continent et d'une nation à l'autre. Loin d'être une Albanie dans l'Italie, comme on parle d'État dans l'État, l'Arbëria est une composante organique de l'Unité italienne, à la fois depuis un centre de gravité sud-adriatique, et à travers un vaste arc épi-adriatique. Par ailleurs, l'auteure décrit les diverses actions et initiatives entreprises au cours de ces dernières décennies en faveur de l'aménagement linguistique de l'arbëresh, aussi bien « de par en bas », à travers le tissu des associations et des érudits œuvrant en faveur de la continuité et du développement de la langue. Elle traite également des attitudes observables sur la question de l'*albanité* : dans quelle mesure l'*arbëreshité* en est une composante, autant qu'on peut la considérer comme une partie organique, nous l'avons vu, de l'italianité au sens large – pas seulement de l'italianité méridionale. On voit ainsi que les enjeux d'une reconnaissance du fait arbëresh comme composante intrinsèque de l'italianité et de la construction nationale italienne sont grands, et amplifient les deux versants identitaires et culturels : aussi bien l'*italianité* que l'*albanité*.

Durant les cinq siècles de vagues d'implantation successive albanaise à l'ouest (en Italie) ou à l'est (Balkans) de l'Adriatique, les populations albanophones n'ont cessé de faire place à des *actions*, de la part de leurs élites (aristocratiques, militaires, etc.) comme des hégémonies en présence (vénitienne, napolitaine et aragonaise, ottomane, hellénique, italienne, etc.), en fonction des besoins et des intérêts de ces acteurs régionaux et transfrontaliers. Cette question est traitée de manière subtile et complémentaire par les deux contributions de Ksenija Djordjevic Léonard et de Matteo Mandalà.

Les deux contributions suivantes, de Rossella De Rosa, « Kamastra e università francese di Montpellier 3 : insieme per la lingua arbëresh » et de Jean Léo Léonard et l'association

Kamastra « Aspects sociolinguistiques et culturels de l'état des choses arbëresh – un sondage expérimental », assurent une transition du niveau historique, régional et global, au niveau local. Elles ancrent la question arbëresh dans sa dimension contemporaine, et ethnosociolinguistique ; en sondant la subjectivité des locuteurs eux-mêmes. On ne parle plus *sur* eux : ils prennent en main le récit de leur expérience de l'*arbëreshité*, de l'*albanité*, de l'*italianité*, et du changement socio-économique et socioculturel. Ils évaluent également les politiques linguistiques et ils tentent de répondre à la question de pourquoi l'arbëresh se trouve actuellement sur la pente descendante, en termes de vitalité et de fonctionnalité au quotidien – celle de l'assimilation. L'enquête, réalisée en période de pandémie de Covid-19, sur la base de questionnaires écrits remplis à l'aide de multiples artefacts (depuis le fichier Word jusqu'aux clichés de notations manuscrites envoyées par WhatsApp), s'avère féconde sur tout l'éventail des questions concernant le vécu de ce processus, ainsi que, de manière prospective, sur les solutions à y apporter – même si nombre des intervenants se retrouvent démunis sur cette dernière question, et la praxis à retenir pour la revitalisation et la valorisation de la langue en contexte postmoderne. Les questionnaires sont issus du châssis méthodologique des deux « dictionnaires polynomiques » des deux idiomes alloglottes du Molise (croate et arbëresh, respectivement Agresti *et al.*, 2019 et 2020).

La *mémoire* est au centre de cette contribution sous forme de dyptique : un texte de synthèse, qui résume et analyse les réponses au questionnaire sociolinguistique de Kamastra, et les échantillons de réponses en annexes, pour cinq localités dans le Molise et dans les Pouilles (Portocannone, Ururi, Montecilfone, Campomarino, Casalvecchio di Puglia). On a là une polyphonie de voix, de souvenirs, d'opinions, qui explicitent les besoins, les idéologies, les valeurs et les croyances, mais aussi les savoirs et connaissances tangibles, rendant compte de la mémoire et de la vision de la question arbëresh, par des témoins du changement sociolinguistique durant ces soixante-dix dernières années. La dimension diachronique fait apparaître, à travers le prisme de la *mémoire collective* (Halbwachs 1968), les motifs d'euphorie et de dysphorie de cette population. Ces propos témoignent dans certains cas d'une connaissance et d'une approbation des mesures prises en faveur de la langue minoritaire ; dans d'autres, ils énoncent crument un désarroi, le sentiment de perte, et le désaveu de politiques nationales et régionales insuffisamment informées et responsables, à cet endroit – répondant en cela à l'impératif de pragmatisme, de réalisme et au pouvoir diagnostique de nos deux approches (écologie de pressions, et LDS).

Nous allons rendre compte de la contribution de Silvia Pallini dans ses propres termes, grâce à une synthèse qu'elle nous a aimablement communiquée : le chapitre « Un îlot linguistique fantôme et fantasmé : les Arbëresh ont-ils peuplé Pietracamela ? » amplifie cette dimension de la mémoire, de manière métonymique, par rapport à un grand nombre, encore sous-estimé, méconnu, de lieux où l'*arbëreshité* est une composante longtemps marginalisée, ignorée, ou oubliée, de la mémoire collective. Dans le cas de Pietracamela, l'auteure observe un conflit entre *dimension émique* (on dit de manière diffuse que les Albanais ont habité à Pietracamela, voire qu'ils l'ont fondée) et *dimension étique* de la recherche (nous connaissons dans les détails l'histoire des vagues migratoires des Albanais en Italie : or, les documents ne font pas état de leur présence à Pietracamela, alors qu'ils en détaillent une présence non négligeable dans les Abruzzes). Cependant, il reste des traces : de récentes enquêtes de terrain, croisées avec des sources secondaires (atlas linguistiques), ont mis en relief au moins deux praxèmes d'origine albanaise, sinon certaine, au moins probable. Ceux-ci contribuent à caractériser le parler de Pietracamela, d'autant plus que l'on ne les retrouve que dans quasiment tous les îlots arbëresh de l'Italie méridionale. Il s'agit de deux *items* à haute fréquence (le nom de la fille, celui de l'enfant) – de ce point de vue, ce chapitre fait écho à celui de Maria Luisa Pignoli, sur le totémisme dans la phytonymie arbëresh, sur la base de développements sémantiques de motivation parentélaire. Par ailleurs, un manuscrit repéré à la Bibliothèque

nationale de Naples semble confirmer la présence de marchands de peaux albanais à Pietracamela en plein XVI^{ème} siècle. Il s'agit de travailleurs itinérants qui pouvaient parcourir plusieurs centaines de kilomètres et se pousser même jusqu'en France. Ces Albanais constituaient sans doute des « fuochi straordinari » (« familles extraordinaires », c'est-à-dire partiellement sédentarisées) et étaient soumis à un régime fiscal spécifique. L'auteure conclut en faisant remarquer la présence traditionnelle, typique de Pietracamela, de cardeurs de laine itinérants, lesquels avaient développé un argot de métier cryptique (un *technolecte* faisant aussi office de *cryptolecte*) hors du cercle des connaisseurs : y aurait-il là une autre trace de la *perdurance* – cf. la postface de Giovanni Agresti – de l'ancienne présence d'Albanais à Pietracamela ? Ce cas de figure, tout à fait métonymique (la partie pour le tout : c'est un cas parmi bien d'autres de l'archipel arbëresh immergé au cours de l'histoire, en plus de l'archipel visible aujourd'hui encore en surface), doit nous inciter à considérer une catégorie sociolinguistique heuristique, riche en perspectives de découvertes : les îlots linguistiques disparus, et leur éventuelle promotion. En réalité, la Loi n° 482 de 1999 permet déjà de reconnaître comme « minorités linguistiques » des terrains où la langue minoritaire n'est plus parlée (ex. Tavenna, ancien îlot croatophone dans la région du Molise). Il peut aussi nous inciter à nuancer la distinction entre communautés linguistiques territoriales *versus* dépourvues de territoire, ainsi qu'à vérifier la convergence entre dimension *émique* et *étique* de la recherche, y compris dans la perspective du développement local d'une communauté aussi modeste démographiquement que Pietracamela.

Enfin, tout comme l'article de Maria Luisa Pignoli, une telle enquête sur *mémoire* et représentations incite à relancer le vaste projet de recherche interdisciplinaire, entre onomastique, dialectologie et génétique, indispensable face à une telle complexité historique, sociale et ethnolinguistique. Le cas étudié par Silvia Pallini est une métonymie de l'immense domaine, certes connu, mais encore peu exploré, des cercles engloutis de l'archipel péninsulaire arbëresh. Il montre aussi que le motif de l'*arbëreshité* revêt aussi une forte attractivité, au-delà et en dépit de la diglossie que connaît la langue, et qui est facteur d'assimilation et de recul territorial des pratiques langagières bilingues – il y a un *désir* d'être arbëresh, un prestige historique, un *intérêt* en termes d'écologie de pressions) aussi bien à porter cette *mémoire* historique qu'à s'en revendiquer, y compris dans l'Italie postmoderne.

Le chapitre de Matteo Mandalà, « Lo sguardo arbëresh: percorsi storici e letterari della comunità albanese d'Italia » fait écho à celui de Ksenija Djordjevic Léonard : il s'agit d'une grande fresque géographique, historique, mais aussi géoculturelle, sur l'émergence multidimensionnelle du fait arbëresh, ou de l'*arbëreshité* et de l'Arbëria. Il apporte également cette vision transversale que seule la littérature comparée et l'histoire littéraire est capable de fournir aux historiens – car les écrivains sont les doubles imaginatifs et créatifs des historiens, des sociologues et des géographes. Matteo Mandalà montre de manière saisissante à quel point l'apport culturel, qu'il s'agisse de littérature au sens canonique du terme, ou de littérature orale, des auteurs et penseurs arbëresh n'a rien à envier à celui de leurs homologues albanais des Balkans. La *mémoire* du complexe arbëresh s'en trouve décuplée. Elle gagne en diversité de la forme de l'expression, en prestige, en qualité – l'arbëresh échappe au triste sort d'une langue minoritaire sans qualité, qui subirait la pression assimilatrice, pour gagner en agentivité. Elle gagne en action. Par la vitalité de son expression littéraire, par l'effort d'assimilation additive de ses populations et de ses élites, notamment à travers le développement de ses institutions scolaires au cours des siècles, elle gagne en agentivité et en prestige, en légitimité. Comme s'il y avait, aux côtés de la pensée et de la littérature nationale albanaise « nationale » (balkanique) une littérature (italo-)arbëresh à part entière – tout comme c'est indéniablement le cas, dans l'état des choses de la francophonie, entre littérature française et littérature québécoise. Cependant, cette valorisation de l'*arbëreshité* en tant que composante de l'*albanité* au sens large et en tant qu'expression légitime de l'albanophonie, ne va pas sans distanciation et sens

critique : Matteo Mandalà déconstruit les *croyances* et les *idéologies* de l'*arbëreshité* : le mythe de Skanderbeg comme protecteur du peuple (ou de manière plus restrictive, de son propre peuple), de son *action* en tant que diplomate et propriétaire terrien – voir ce qu'écrit l'auteur sur les relations entre la famille de Skanderbeg, ses héritiers et sa veuve, et ses « protégés », ainsi qu'entre les communautés arbëresh transplantées et les populations italo-romanes que ceux-ci côtoyaient. Cette démystification, qui n'est jamais disqualifiante, et ne fait que répondre à l'impératif d'objectivité critique de l'historien, est salutaire. Elle permet de redimensionner l'héritage arbëresh, de mieux discerner dans le complexe profond, vaste, compact, opaque, de la mémoire collective, avec les instruments de la science et de l'érudition.

Cet article forme un dyptique avec l'anthologie de la tradition orale arbëresh de Chieuti de Mario Massaro, dont l'apport aux études arbëresh, dans tous les domaines d'érudition et de valorisation (dictionnaire, grammaire, littérature orale, histoire, etc.) est inestimable, pour l'aménagement de la langue « de par en bas », tout autant que pour le développement des connaissances scientifiques. Ce chapitre d'une importance capitale offre, en outre, un corpus bilingue (arbëresh et italien), qui fait place à la langue et à la culture, à travers la variété de Chieuti, au nord des Pouilles, non loin d'Ururi (Molise) – confortant la trame des proximités géographiques, à travers la trame déjà dense de la densité thématique des diverses contributions de ce volume. Il permet d'envisager une plongée temporelle, dans l'imaginaire collectif et les structures anthropologiques de l'imaginaire, tout comme le chapitre de Maria Luisa Pignoli, « La phytonymie *arbëreshe* : évidences totémiques et développements sémantiques dans l'analyse de quelques phytonymes ». Cet article intéresse autant la théorie motivationnelle en sémantique – autrement dit, la recherche fondamentale, en linguistique, dialectologie et ethno-linguistique – que l'exploration du complexe culturel arbëresh. En termes de *mémoire*, il plonge très loin, puisqu'il atteint même les strates préhistoriques, conformément à la *Théorie de la Continuité Paléolithique* de Mario Alinei. Son ampleur de vue transcende les questions devenues quasiment routinières en anthropologie culturelle envisagée dans la longue durée, sur la primauté entre *matriarcat* et *patriarcat*. Il touche aux *croyances* aussi bien qu'aux idéologies, ainsi qu'aux systèmes de représentation dans leur dimension taxinomique et sociale (le totémisme). Il montre aussi une porosité, entre italien, dialectes italo-romans méridionaux et arbëresh, tant les hypothèses étymologiques pour les noms de plantes nutritives ou aux vertus médicinales semblent condenser la diversité des lexiques (et, partant, des langues) en contact. Il fait apparaître des strates de contacts, à l'échelle des langues romanes et des langues des Balkans (y compris slaves et daco-romanes). Il approfondit encore le vaste sillon creusé dès l'article de Matteo Mandalà, sur les dynamiques socio-historiques et sur la géographie culturelle du complexe arbëresh.

Après ce plongeon dans la longue durée géohistorique et culturelle, après la déconstruction des coordonnées essentialistes que l'on peut prêter au fait arbëresh, les trois derniers chapitres de cet ouvrage ouvrent des perspectives vers l'une des motivations initiales du projet à l'origine de ce volume : la diaspora dans la diaspora – ou l'expansion de l'expansion des migrations albanophones hors de sa matrice territoriale sud-balkanique, au cours de l'histoire. C'est le cas avec les *Arbanasi* de Zadar, en Croatie, dont Lucija Šimičić et Tea Andrić avec leur article « Language attitudes among Arbanasi youth in Zadar (Croatia) », nous proposent un survol historique, ainsi qu'une étude détaillée, quantifiée, des pressions pesant sur une catégorie de locuteurs peu étudiés de manière générale, ainsi que dans les chapitres précédents du présent ouvrage : les jeunes. Ici, on peut voir l'effet des pressions pesant sur la compétence bilingue croate-albanais arbanasi, dans différentes sous-tranches d'âges, divers contextes scolaires et différentes formes de territorialité urbaine. On peut considérer cet article comme une étude fouillée de l'état des choses de la *compétence* bilingue, en termes de *facilité partagée* vernaculaire versus *étendue* – au bénéfice du croate, mais avec un jeu de compensations selon la nature active (savoir parler), ou plus ou moins passive (pouvoir

comprendre), voire plus ou moins projetée (variable selon les *intérêts* identitaires). L'*action* principale ici est celle de l'école et de sa politique linguistique, du milieu scolaire comme contexte des pratiques langagières intercommunautaires, du développement urbain et de l'urbanisme au sens large – le détail des résultats de l'enquête qualitative selon l'état des choses de la compétence bilingue dans les différents quartiers de Zadar est, à ce titre, exemplaire, d'une étude de sociolinguistique urbaine bien menée.

Les deux derniers chapitres présentent cet état des choses tant évoqué d'un chapitre à l'autre, mais qui restait à explorer, autant que possible *in situ* et *de visu*, de manière qualitative, étant donné les conditions erratiques, polyédriques, multiformes, du phénomène : la diaspora à très grande distance – Amérique du Nord et du Sud : Canada et Argentine. Diaspora dans la diaspora, mais aussi multilinguisme dans le multilinguisme, ou son extension sous d'autres cieux. Le cas de l'arbëresh parlé au Québec, décrit par Fabio Scetti dans le chapitre « Alla ricerca della comunità arbëreshe di Montreal », est, à ce titre, exemplaire, car voilà que l'arbëresh se trouve dans une situation (ou état des choses) qui ne relève plus seulement de l'albanophonie propre à l'Italie. Il est en situation, *a posteriori*, de composante parmi d'autres de l'italophonie, ce qui a des conséquences majeures sur les besoins langagiers, croyances, les idéologies, les valeurs et les croyances aussi bien à son endroit qu'à l'endroit de l'italien. Il n'y a pas solution de continuité du point de vue de l'italianité, car les Arbëresh se sentent indéniablement italiens, et ne remettent pas en cause cette identification. Mais on peut s'attendre à ce que ce soit le lien avec l'*arbëreshité* tout court – sans parler de l'*albanité*, désormais encore plus éloignée géographiquement – qui soit remis en cause, au point que l'arbëresh se retrouve dans une position analogue à celle de n'importe quelle autre langue minoritaire ou variété dialectale héritée faisant partie de la compétence plurilingue de cette communauté de migrants. A moins d'opter pour l'endogamie (ce qui n'est pas le cas), ou la formation d'équipes de travail ou le voisinage entre Arbëresh (ce qui n'est guère le cas non plus), la facilité partagée est remise en question. Au mieux, il ne reste que son noyau, ou premier cercle, celui de la vernacularité. La *facilité partagée étendue*, possible à l'échelle des villages molisains et calabrais, ou entre gens d'Ururi et de Montecilfone, par exemple, n'a plus rien de collectif et dépend des liens interindividuels. En outre, cette facilité partagée étendue place au sommet deux langues co-officielles : l'anglais, prédominant socio-économiquement, idéologiquement à échelle fédérale et continentale, et le français, en rivalité avec l'italien, pour se disputer les règles du jeu de ladite facilité étendue, l'idéologie francophone voulant que ce soit le français qui prédomine sur l'anglais, et que l'italophonie justifie ce choix. Sur le plan de l'aménagement linguistique « de par en bas », la vitalité de la langue et surtout, les formes d'action entreprises en faveur de la préservation de la langue s'en ressentent. La crise sanitaire de 2019-2020 semble avoir affaibli l'action en faveur de la préservation et du maintien de l'usage de la langue – de son usage dans le cadre d'une facilité partagée –, en raison de l'affaiblissement des liens interindividuels, dans un contexte de confinement, d'isolement des individus. Fabio Scetti dresse un tableau précis de cet état des choses, aussi bien que des structures associatives existantes, permettant une action en faveur de la langue, tout en diagnostiquant un inquiétant délitement, révélateur d'une indéniable fragilité.

La *pulvérisation* de la continuité culturelle qu'évoque Giovanni Agresti dans sa postface, et qu'il oppose à la *perdurance*, semble progresser. Mais il faudrait revenir sur cet état des choses, ce terrain, sans être empêché par les incohérences des services de migration (dont Fabio Scetti nous donne un récit qui fait froid dans le dos), pour évaluer dans quelle mesure l'arbre de cette pulvérisation ne cache pas la forêt, ou un sous-bois, de perdurance de la langue et de la culture arbëresh au Québec et ailleurs en Amérique du Nord.

La dernière contribution nous vient de l'écrivaine argentine et bibliothécaire, Graciela Vega, dans son témoignage intitulé, « Construcción de nuestros mundos múltiples. Umbrales, portales y llave arbëresh: una visión desde Argentina », dont Giovanni Agresti mentionne dans

sa postface au présent ouvrage la puissance existentielle, comme exemple même de ce qu'il appelle la *perdurance* arbëresh. Graciela Vega nous rappelait récemment, dans nos échanges téléphoniques, que le grand écrivain argentin Ernesto Sabato (1911-2011) était lui-même d'origine arbëresh – fait à porter au dossier du rayonnement culturel de l'*arbëreshité* décrit par Matteo Mandalà dans sa contribution. Dans ce cas également, l'arbëresh est concentré, condensé dans des relations interindividuelles, dans le noyau familial, dans une dynamique matrilineaire, avec la figure puissante de Lucrezia, la grand-mère de Graciela, porteuse, gardienne et régulatrice des *valeurs* héritées de la culture ancestrale. Sa présence et son *action* sont si fortes, à échelle familiale, que même la pression de l'italien, langue exportée avec la migration et de l'espagnol, langue du pays d'accueil, ne parviennent pas à inhiber ou empêcher la transmission de sa langue maternelle (celle de sa *facilité partagée vernaculaire*) : l'arbëresh. Graciela Vega nous donne un récit saisissant de cette force qui défie le temps et l'espace, en se fondant sur une axiologie (un système de valeur) fondant une autorité, légitimant l'*action* éducative de cet ascendant sur elle, durant toute sa jeunesse. La figure maternelle (Luigina) participe également de cette *perdurance*, et ces deux figures féminines sont décrites en profondeur, dans leurs trajectoires de vie, à travers leurs gestes, leurs voix, leurs caractères. L'*arbëreshité* devient alors une composante organique de l'axiologie et de l'identité profonde de la descendance, voire même, elle peut agir sans connaissance du contexte historique et géographique (Graciela ne découvrira que tardivement l'histoire des Balkans, la diversité et la complexité de la géographie arbëresh ; elle ne pourra se rendre au village natal de sa mère que tardivement, à date toute récente, etc.), indépendamment de l'*idéologie* communautaire arbëresh, de ses référents culturels (Skanderbeg, institutions religieuses, etc.). Or, toute sa vie sera imprégnée du sentiment d'*arbëreshité*, voire de *balkanité* (par son apprentissage du grec et sa fascination pour le rite orthodoxe, dans un pays catholique), comme un fantôme puissant et bienfaisant qui la hante tout au long de son existence, depuis la vie intra-utérine même, du témoignage de l'auteure.

La postface de Giovanni Agresti vient clore ce volume pour ouvrir des perspectives et des pistes de réflexion future, opposant les processus de *pulvérisation* et de *perdurance* du lien socioculturel et de la langue – de son état des choses sociolinguistique et géopolitique, ainsi que de la nature et l'extension de sa *facilité partagée*, en tant que vecteur d'échange, de transmission culturelle, idéologique et axiologique, et de communication.

À ce titre, le cas arbëresh est métonymique d'une situation sociolinguistique historique qui déjoue bien des idées reçues sur les politiques linguistiques et la question des langues minoritaires. Un cas d'école « à rebours », que ce volume a tenté d'explorer « de par en bas ».

Bibliographie

- AGRESTI Giovanni, 2018, *Diversità linguistica e sviluppo sociale*, Milano, Franco Angeli.
- AGRESTI Giovanni (dir.), PUGLIESE Fernanda (coord.), in collaborazione con Rivista Kamastra, 2019, *Vocabolario polinomico e sociale italiano-croato molisano. Lessico dello spazio pubblico. Figure dell'autorità, mestieri e lavori. Raccolta della memoria orale*, Mnamon, Milan.
- AGRESTI Giovanni (dir.), PUGLIESE Fernanda (coord.), in collaborazione con Rivista Kamastra, 2020, *Vocabolario polinomico e sociale italiano-arbëresh delle varietà molisane. I. Teoria e metodo. Spazio e relazioni di prossimità*, Milano, Mnamon.
- BASTARDAS I BOADA Albert, 2013, "Complexity and Language Contact: a Socio-Cognitive Framework", in Salikoko Mufwene, François Pellegrino, Christophe Coupé (Eds.), *Complexity in Language: Developmental and Evolutionary Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press.

- BASTARDAS I BOADA Albert et MASSIP-BONET Àngels (Eds.), 2013, *Complexity perspectives on language, communication and society*, New York, Springer.
- HALBWACHS Maurice, 1968, *La mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HEINSALU Els, Marco PATRIARCA et Jean Léo LÉONARD, 2020, *Languages in Space and Time. Models and Methods from Complex Systems Theory*, Cambridge University Press.
- HYMES Dell, 1982, *Vers la compétence de communication* (traduction française de France Mugler), Paris, Didier/Crédif.
- TERBORG Roland et GARCIA-LANDA Laura, 2013, “The ecology of pressures: towards a tool to analyze the complex process of language shift and maintenance”, in Bastardas i Boada Albert et Massip-Bonet Àngels (eds.), *Complexity perspectives on language, communication and society*, New York, Springer, p. 219-239.
- TERBORG Roland, VELÁZQUEZ Virna et TRUJILLO Isela, 2021 (sous presse), *Presiones que obligan a los hablantes de lenguas originarias, indígenas y minorizadas a abandonar sus lenguas*, UNAM, México.

Conventions orthographiques de l’arbëresh, variétés molisanes (d’après Agresti *et al.*, 2021 : 70-73, adapté) ; NB : fr. = français, arb. = arbëresh, it. = italien, angl. = anglais, all. = allemand, esp. = espagnol. Nous donnons d’abord le graphème en majuscule et minuscule, suivi de sa description sur le plan articulatoire avec équivalents dans des exemples en français et diverses langues⁸, le cas échéant, et en dernier lieu, un exemple de lexème en arbëresh, avec sa traduction en italien. Cette liste est d’autant plus intéressante qu’elle permet de voir à la fois la distance structurale de l’arbëresh et l’italien, et des phénomènes de contact entre les deux langues.

- A, a** : voyelle antérieure ouverte (fr. ‘chat’, ‘patte’), ex. arb. *ar*re : ‘noix’, it. *no*ce.
- B, b** : occlusive bilabiale sonore (fr. ‘barbe’), ex. arb. *bor*ë : ‘neige’, it. *ne*ve.
- C, c** : affriquée alvéolaire sourde (fr. ‘tsar’), ex. arb. *ci*mb : ‘pincement’, it. *pi*zzico.
- Ç, ç** : affriquée palato-alvéolaire sourde (fr. ‘tchèque’), ex. arb. *çik*ëz : ‘étincelle’, it. *sci*ntilla.
- D, d** : occlusive dentale sonore (fr. ‘dent’), ex. arb. *de*t : ‘mer’, it. *ma*re.
- DH, dh** : fricative interdentale sonore (angl. *th*is ‘ceci, ça’), ex. arb. *dh*elpër : ‘renard’, it. *vol*pe.
- E, e** : voyelle antérieure étirée mi-ouverte (fr. ‘paix’, ‘tête’), ex. arb. *em*bër : ‘nom’, it. *no*me.
- Ë, ë** : voyelle moyenne centrale, ou schwa (fr. ‘chemin’, ‘te’, ‘le’), ex. arb. *ë*ndërr : ‘rêve’, it. *so*gno.
- F, f** : fricative labiodentale sourde (fr. ‘faire’), ex. arb. *fa*qe : ‘visage’, it. *fa*ccia.
- G, g** : occlusive vélaire sonore (fr. ‘gourde’), ex. arb. *ga*rdh : ‘haie’, it. *si*epe.
- GJ, gj** : occlusive palatale sonore (it. *gh*iaia ‘gravier’), ex. arb. *gj*tani : ‘voisinage’, it. *vi*cinato.
- H, h** : fricative vélaire sourde (esp. *mu*jer ‘femme’), ex. arb. *ha*re : ‘joie’, it. *gio*ia.
- HJ, hj** : fricative palatale sourde (all. *ich* ‘je’), ex. arb. *h*je : ‘ombre’, it. *om*bra.
- I, i** : voyelle antérieure étirée fermée (fr. ‘ami’, ‘il’), ex. arb. *im* : ‘mien, à moi’, it. *mi*o.
- J, j** : approximante (semi-consonne) palatale sonore (en fr. : hiatus dans ‘hier’, it. *ie*ri), ex. arb. *ja*vë : ‘semaine’, it. *set*timana.
- K, k** : occlusive vélaire sourde (fr. ‘corps’), ex. arb. *ka*l : ‘cheval’, it. *ca*vallo.
- L, l** : latérale dentale (fr. ‘latte’), ex. arb. *lu*le : ‘fleur’, it. *fi*ore.

⁸ Pour des raisons d’économie typographique dues aux contraintes éditoriales, nous avons dû renoncer à utiliser l’Alphabet Phonétique International (API), voir Agresti *et al.* (*ibidem*) pour les équivalents en API.

LL, l : latérale vélaire en albanais, qui donne les réflexes suivants en arbëresh molisain : à Campomarino, une fricative vélaire sonore, comme esp. *amigo* ‘ami’ ; à Ururi, une approximante vélaire comme *ğ* dans le turc *ağır* ‘lourd’ ; à Montecilfone et Portocannone, une latérale alvéolaire simple comme fr. ‘latte’, ou amuïssement, ex. arb. *mollë* ‘pomme’, it. *mela*.

M, m : sonante nasale bilabiale sonore (fr. ‘menton’), ex. arb. *mizë* ‘mouche’, it. *mosca*.

N, n : sonante nasale dentale sonore (fr. ‘nez’), ex. arb. *nuse* ‘poupée/épouse’, it. *bambola/sposa* ; et dans le digraphe *Ng*, *ng* valant pour une sonante nasale vélaire sonore (fr. ‘parking’), ex. *ngrat* ‘malheureux’, it. *pongo* ‘je pose’.

NJ, nj : sonante nasale palatale sonore (fr. ‘njagneau’), ex. arb. *një* ‘un’, it. *uno*.

O, o : voyelle postérieure arrondie mi-ouverte (fr. ‘ort’), ex. arb. *orë* : ‘heure’, it. *ora*.

P, p : occlusive bilabiale sourde (fr. ‘part’), ex. arb. *plak* : ‘vieux’, it. *vecchio*.

Q, q : occlusive palatale sourde (it. *chi*odo ‘clou’), ex. arb. *qiqer* : ‘pois-chiche’, it. *cece*.

R, r : monovibrante alvéolaire sonore (it. *ri*torno ‘retour’), ex. arb. *regj* ‘roi’, it. *re*.

RR, rr : polyvibrante alvéolaire sonore (it. *ar*rivare ‘arriver’), ex. arb. *rrush* ‘raisin’, it.

uva.

S, s : fricative dentale sourde (fr. ‘sève’), ex. arb. *sipër* : ‘sur’, it. *sopra*.

SH, sh : fricative palato-alvéolaire sourde (fr. ‘chat’), ex. arb. *shëgë* : ‘sur’, it. *melograno*.

T, t : occlusive dentale sourde (fr. ‘tente’), ex. arb. *tajur* : ‘plat, assiette’, it. *piatto*.

TH, th : fricative interdentale sourde (angl. *th*ink ‘penser’), ex. arb. *thikë* : ‘couteau’, it.

coltello.

U, u : voyelle postérieure arrondie fermée (fr. ‘ou’), ex. arb. *unazë* : ‘bague’, it. *anello*.

W, w : approximante (semi-consonne) bilabiale sonore (fr. ‘ouatte’, angl. *w*est ‘ouest’), ex. arb. *uaj* ‘ennui, souci’ ; it. *guaio*.

V, v : fricative labiodentale sonore (fr. ‘vert’), ex. arb. *vajzë* : ‘petite fille’, it. *bambina*.

X, x : affriquée dentale sonore (it. *z*ero ‘zéro’), ex. arb. *xathur* : ‘nu-pied’, it. *scalzo*.

XH, xh : affriquée palato-alvéolaire sonore (it. *gi*orno ‘jour’), ex. arb. *xhaketë* : ‘veste’, it. *giacca*.

Y, y : en albanais standard, voyelle labiopalatale fermée (/y/ fr. de ‘lune’), délabialisée en /i/ en arbëresh ; est surtout utilisée pour aligner la graphie sur les conventions graphémiques, étymologiques, de l’albanais balkanique, ex. *yllëz* ‘étoile’, réalisé *illëz* en arb., it. *stella*.

Z, z : fricative dentale sonore (fr. ‘rose’, ‘zeste’), ex. arb. *zonjë* : ‘madame’, it. *signora*.

ZH, zh : fricative palato-alvéolaire sonore (fr. ‘jour’), ex. arb. *gozhdë* : ‘clou’, it. *chiodo*.